Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 51

Artikel: Nul n'est grand homme devant sa femme
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218400

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 31.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

obtenir la jolie chanson qu'elle vient d'entendre. Peut-être s'imagine-t-elle, en frappant plus fort, que le piano sera bien obligé d'obéir; association d'idées dont le point de départ est la verge de la maman et l'amour-propre inné le lien.

— Tu joues trop fort, Lili; tu vas lui faire mal, remarque la maman.

Survient un ami de la famille, caustique et spirituel combien !. Aussitôt, il s'abandonne à sa verve habituelle

— Tes doigts sont trop petits, fillette, dit-il en riant des efforts de Mlle Lili. A ta place, je prendrais un marteau, tu verras !

— Mais non, mon bijou, n'écoute pas le Monsieur ! il se moque de toi, dit la maman sur le point de rire aussi. Tu lui feras mal, avec un marteau; très mal.

Mlle Lili regarde sa maman, regarde le Monsieur et suspend, perplexe, ses infructueux essais. Un doute subsiste dans son esprit, grandit et devient une conviction en face de l'entêtement du piano qui refuse d'obéir. Il faudrait essayer avec un marteau, pour voir, comme avec la verge.

Pendant que papa, maman et le monsieur babrillent, Mlle Lili se faufile à la cuisine, à la recherche du marteau dont se sert la bonne pour casser les briquettes ou planter un clou. Puis elle revient, le marteau sous son tablier; et jette des regards furtifs, sournois, sur papa et maman qui ne se doutent de rien. Alors, Mlle Lili s'approche, presque heureuse, de l'instrument et frappe...

Miséricorde !... Au lieu de jouer la jolie chanson, le piano, éventré, pousse un affreux râle...

Mlle Lili le fixe, saisie d'effroi, muette... Et le Monsieur part d'un joyeux éclat de rire :

— Ce qu'ils sont bêtes, ces gosses ! On leur fait gober tout ce qu'on veut. *H. Chardon.*

BOITE AUX LETTRES

A M. C., à Nyon. — Vous aimeriez être millionnaire ? C'est bien simple. Allez chez le premier banquier venu et achetez-lui des billets allemands. Vérifiez bien le texte imprimé afin que par erreur il ne vous remette pas du papier avec impression française, car dans ce cas votre rêve serait plus difficile à réaliser. Celà vous coûtera quelques sous, mais vous serez... milliardaire et grand capitaliste par dessus le marché.

A Mlle B. C., à Pompaples. — Vous faites erreur. En bon français on doit dire des « haricots » ou des « homards » en aspirant l' « h » comme dans « épinards ». Toutefois, si à la Pinte Vaudoise du Milieu du Monde il vous plaisait de demander des « z'homards » ou des « z'haricots », cela n'a pas d'importance, car chacun vous comprendra.

UN DRAME SOUS TERRE

DESIREUX de renseigner les chasseurs sur les risques et surprises désagréables que procurent parfois la chasse au renard, je me fais un devoir de vous dépeindre, de mon mieux, l'aventure qui m'est arrivée le lundi 13 novembre 1923.

Chassant, en compagnie de trois collègues, dans la direction de Cossonay-Gare-Vufflens-la-Ville, au lieu dit « la Côte à Guerry », nos chiens lèvent un renard dans les broussailles et, de là, en route dans la direction des terriers de la Reverule.

C'était dix heures, l'heure de casser la croûte autour d'un bon feu; au bout de trois quarts d'heure, ne voyant rien revenir, je pars à la recherche des chiens et trouve l'un d'eux sur la route de Vufflens, à proximité de la carrière; mais le second manquait.

Recherches aux terribles terriers de la Reverule, rien d'anormal; aucun pas de chien ni de renard; mes collègues m'annoncent qu'il existe d'autres terriers un peu en-dessous, dans un petit bouquet de dailles, en face du Moulin d'Amour; je m'y rends et trouve effectivement à l'extrémité de ce bois, côté Vufflens, quatre trous qui, comme les précédents, n'avaient rien d'anormal ?

Il fallait chercher ailleurs, mais où ?

L'après-midi du lundi et toute la matinée du mardi furent consacrés aux recherches de toutes parts sans plus de succès. Je reviens à nouveau au Moulin d'Amour où, à la suite d'un petit interrogatoire, un bon vieillard m'annonce qu'il avait entendu le jour précédent, dans la matinée, deux chiens sur des terriers et dont un seul devait être reparti.

Mis en éveil par ces déclarations, je lui demande s'il y avait d'autres terriers dans ce petit bois; sur sa réponse affirmative, je continue mes recherches et découvre quatre autres trous, où l'un d'eux laissait apparaître des pas de chiens de date récente.

Par mes appels, je ne tardais pas à entendre de bien loin ou de très profond, la voix de mon petit chien. J'étais arrivé au but, mais le ressortir était une autre affaire.

Ayant mobilisé quatre bons gaillards et m'être rendu compte où le trou principal aboutissait, il fallut arrêter de creuser à l'entrée du terrier et piocher à la lisière du bois, sur un champ, car l'application de mon oreille sur le terrain me permettait d'entendre encore mieux les appels de mon petit compagnon.

Une sonde de deux mètres de profondeur, où la pelle se perdit enfin dans le vide, permit de découvrir à environ deux mètres en dessous de la sonde le chien tout heureux de se sentir délivré d'une mort certaine sans notre intervention.

Par un examen sommaire de cette excavation au moyen d'allumettes, nous nous sommes trouvés en présence d'une chambre souterraine de 70 à 80 mètres carrés et d'une hauteur variant de 1 m. à 1 m. 50.

Jugez ce repaire. Inutile d'ajouter que le renard avait dévissé, enfermant derrière lui le chien, qui avait ainsi séjourné 27 heures dans cette prison.

Collègues en St-Hubert, faites attention et méfiez-vous de ce terrier.

J'avise également qu'en creusant, nous avons trouvé à l'entrée du trou, pris dans des racines d'arbre, le crâne d'un petit chien.

E. Turin, chasseur, Cossonay-Gare.

DOLOR FRIGIDA

« Lève donc un peu l'abat-jour ».
Paul Géraldy.

Ne trouves-tu pas qu'il fait beau ce soir ?
N'aimes-tu pas la solitude,
De ce petit coin triste et noir ?
N'entends pas la brise qui prélude ?
Là dans les feuilles, alentour,
Elle souffle pour nous de tendres amours.
Ne trouves-tu pas qu'il fait beau ce soir ?

Sens-tu comme la nuit en frôlant nous caresse ?
Sens-tu bien qu'il n'est pas bonheur plus grand,
Que ces moments d'amoureuse paresse,
Que ces ineffables moments,
Passés dans la nuit qui caresse ?

Vois donc la lune dans le ciel ;
Cette tranche de pastèque dorée,
C'est le symbole, ô bien-aimée
De notre amour : d'un amour éternel !
Vois donc la lune dans le ciel...

Mais parlons de toi ma chérie ;
Sais-tu que tu es très jolie ?
...Tu me rappelles, c'est frappant,
Un ravissant petit portrait que j'aimais tant ;
Il était, je le crois, de Watteau, ma chérie.
Oh ! Sais-tu que tu es très, très jolie ?

Tu le sais bien ? Comment ? Pourquoi ?
Je te l'ai dit, c'est vrai, plus de cent fois !
Disons-nous alors de très douces choses,
Des choses inédites, bleues, roses ! !
Ou... non, plutôt disons-nous simplement :
Toi, « je t'aime bien » ; moi, « je t'aime tant ».
Tu le sais bien ? Comment ? Pourquoi ?

Viens, je te le dirai, doucement, à l'oreille
Mais viens plus près, rapproche-toi !
Encor, encor plus près de moi.
Il faut, vois-tu, que notre amour soit sans pareille,
Il faut que nous nous aimions bien :
Toi, plus que je ne t'aime,
Et moi... Beaucoup plus que toi-même.
Viens plus près, donne-moi ta main...
Pendant que ce nuage passe,
Viens vite, viens que je t'embrasse !
Laisse-moi prendre là sur ton front ce baiser !...
. . . . . .
Mon cher, si tu savais comme j'ai froid aux pieds !...

Gem.

NUL N'EST GRAND HOMME DEVANT SA FEMME

DANS la première moitié du dix-neuvième siècle, une dame aux Etats-Unis possédait un mari faisant de la politique. Son époux, à vrai dire, ne se vantait pas. Il laissait la femme tempêter sur les sorties fréquentes et les rentrées tardives.

D'autre part, sa femme comprenait deux choses : Quand on a un mari, c'est pour qu'il reste au foyer et quand une femme a des enfants, elle a assez à faire sans se préoccuper de ce qui se passe au dehors.

Malgré les remontrances de son épouse, le mari s'obstinait à sortir le soir et à rentrer tard. Aucune explication du mari ne trouvait grâce devant la rigoureuse logique de la femme qui, tout en ne reculant pas d'une ligne ne parvenait pas à comprendre que les reproches répétés ne lassaient point son faiblard de mari.

Elle prit un jour la grande résolution :

— Ecoute, dit-elle à son têtu de mari en un moment où plus que jamais il passait du temps en dehors de la maison, si tu continues à faire de la politique, tant pis pour toi; mais tes rentrées au milieu de la nuit j'en ai assez. Si ce soir tu arrives après dix heures ! ! ! tu auras la porte fermée et tu coucheras là où tu passes ta veillée !

Le soir à dix heures, pas de mari; la porte se ferme avec sévérité. Dans la nuit on entend la clef remuer le pène avec une résolution ferme. Le mari n'a qu'à rentrer !

Effectivement, au milieu de la nuit il rentre. Il frappe à la porte, mais celle-ci reste désespérément muette.

A regarder cette masse de bois solide, il lui semble qu'elle fait partie liée avec sa femme pour l'embêter. Il frappe de rage à coups redoublés.

A ce grand bruit qui se perd dans la rue sombre, un autre lui succède. A la fenêtre qui vient de s'ouvrir sort la tête de l'épouse encapuchonnée de blanc et le colloque suivant s'engage :

— Allons, ouvre-moi vite, j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre !

— Il est plus de dix heures, n'est-ce pas ? Tu sais ce que je t'ai dit ce matin !...

— Allons ! Allons ! Pas de bêtise, ouvre cette porte.

— Nullement !

— Je t'avise que j'ai un télégramme en main annonçant que j'ai été nommé président des Etats-Unis.

— Ecoute, Abraham, je savais bien que tu buvais, mais jamais je ne t'ai vu en pareil état, si tu crois que tes bêtises vont me faire céder, jamais ! Tu entends, jamais ! Et comme je l'ai dit ce matin, va reposer ta « chique » où tu l'as prise.

Là-dessus le guichet se refermait avec une pédagogique fermeté et le président Lincoln dut, pour cette nuit, coucher ailleurs que chez lui.

Ce n'est que le lendemain, en lisant les journaux, que Mme Lincoln apprenait la nomination de son mari à la présidence des Etats-Unis. Jusque-là, elle n'avait rien vu, rien compris de son mari.

Cette histoire signifie que tous les maris qui rentrent tard seront un jour président ou ministre.

Entre vieilles filles. — Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais c'est avec un plaisir toujours nouveau que je vois revenir le printemps.

— Cela vous rajeunit, je suppose.

Entre artistes. — Penses-tu que mon tableau met bien en relief les horreurs de la guerre ?

— Oh ! oüi, c'est la peinture la plus horrible que j'aie jamais vue.